



WALLONIE-BRUXELLES
ENSEIGNEMENT

EPREUVE COMMUNE CERTIFICATIVE DE DISSERTATION

6^e année de l'Enseignement de Transition

mai 2017

Carnet de l'élève

NOM :

Prénom :

Classe :

Problématique :

***Fixer la langue, lui imposer des règles,
est-ce la préserver ou l'étouffer ?***

Consignes :

- ✓ Il vous est demandé de répondre à la question et de prendre position en vous fondant sur le portefeuille de textes, sur vos cours et autres savoirs culturels.
- ✓ Vous soutiendrez votre thèse en développant **au moins** trois arguments illustrés.
- ✓ Vous pouvez utiliser un dictionnaire de langue française, un dictionnaire des noms propres, une grammaire, un manuel de conjugaison, et vos cours de français de 5^e et 6^e années.
- ✓ Les emprunts à des documents (du portfolio ou de vos cours) seront, pour l'essentiel, reformulés ; les citations doivent rester exceptionnelles.
- ✓ Votre texte comptera au moins 600 mots. Une longueur insuffisante entraînera une pénalisation.
- ✓ L'épreuve prendra fin à 12h30.

Texte 1 : *Le français tel qu'on l'ausculte*

Les gazettes et les cafés du Commerce (ces hauts lieux où fleurit la parlerie, style « Comment ça va ? – Très bien. Et toi ? – Moi aussi » ; imaginez l'ahurissement de l'interlocuteur si vous brisez l'un des sacro-saints maillons de l'énoncé en répondant « Non, ça ne va pas du tout ! »), les gazettes donc et les cafés du Commerce bruissent de rumeurs concernant l'état de santé de notre langue française.

Je dis « notre » car elle nous appartient, à nous Ouallons¹, depuis plus longtemps qu'aux Alsaciens et aux Niçois, entre autres. Je dis « notre » pour affirmer notre compétence en la matière, ni plus ni moins fondée que celle des Tourangeaux, des Bordelais ou des Franciliens.

Ceci réglé, penchons-nous avec une tendre sollicitude au chevet de la dolente². Les Diafoirus³ ont diagnostiqué, entre autres : américanisation galopante ! Déliaquescence de l'orthographe ! Ébouriffante féminisation des noms de métier ! Prolifération des belgicismes ! Persistance du nauséabond accent belge ! [...]

Je voudrais tenter d'apaiser cette angoisse. La langue française est une gaillarde, qui compte bien des siècles et nous enterrera tous. On la chahute, on lui fait des enfants dans le dos, et elle adore ça, bonne et belle fille ! Les soudards⁴ et les colons de l'empire romain ont collaboré à sa conception, qui fut exceptionnellement longue. Elle a accueilli, depuis le Moyen-Age, bras ouverts, tous les envahisseurs : arabes, espagnols, teutons, italiens, flamands, turcs, etc. qui l'ont comblée de cadeaux : leurs mots. Et elle, pas regardante, et prêteuse, elle a refilé de nos bons mots sonnants et trébuchants à tous les peuples de la terre.

Une langue, ça vit, ça se transforme, ça perd ici (le passé simple – qui ne l'est pas tant que ça ! –, les subjonctifs imparfait et plus-que-parfait), ça gagne là (les formes surcomposées : *quand il « a eu fini » de travailler...*). Mais si ça vit, ça court le risque de mourir. Et je crains précisément que quelques Diafoirus soient en train de prêter la main, avec les meilleures intentions du monde, au seul ennemi qui puisse terrasser une langue : le repli sur soi, la frilosité, le surprotectionnisme... Une langue qui se défend par la voix de ministres ou d'académiciens avoue sa faiblesse. Une langue se défend toute seule, ou s'étirole et périt.

À l'opposé, l'espagnol s'enorgueillit de donner de ses mots (mille mots espagnols viennent de faire leur entrée dans la plus récente édition du *New Shorter Oxford English Dictionary*) et affirme que son bel enfant, l'anglo-espagnol, est la langue du futur : en 2010, il y aura, aux USA, davantage d'hispanophones que de Noirs, et ils représenteront 15% de la population...

Quant aux prétendus ennemis du français, plus haut désignés, ils m'apparaissent plutôt comme des épouvantails. Qu'en est-il en effet ?

Américanisation du français ? Certes, il m'arrive de pousser un coup de gueule contre un panneau autoroutier qui m'indique « Brussels South Airport », pour Gosselies. C'est, me dit-on, la faute aux « avionneurs »... Bien sûr, « money is money », et le français ne fait plus le poids, c'est l'évidence, face à l'anglo-saxon. Reste qu'il est plus immédiatement vital de s'insurger contre, de résister face à une hégémonie commerciale et politique (les USA gendarmes du monde), qu'aboyer contre une hégémonie langagière qui n'en est que la

¹ Lire « Wallons ».

² Souffrante, malade.

³ Personnage de médecin dans l'œuvre de Molière, symbole d'incompétence.

⁴ Homme de guerre brutal, grossier (*Le Robert*).

conséquence inéluctable. Par ailleurs, si le phénomène peut irriter, l'invasion lexicale ne touche en rien aux œuvres vives du français : sa syntaxe, sa morphologie.

L'orthographe en péril ? On entend ça depuis des siècles ! Mais on attend toujours les études statistiques qui prouveraient que l'on orthographie aujourd'hui plus médiocrement qu'hier : il faudrait soumettre le même (socio-culturellement s'entend) public, toutes générations confondues, à la même dictée... Les choses s'arrangeraient si la stalinienne Académie française (où il n'entre point de linguistes, où il entre relativement peu de véritables écrivains) ne s'obstinait pas, sénilement, à jeter à la poubelle toutes les timides tentatives de réformette de notre ahurissante orthographe – qui n'est jamais que le vêtement de la langue, et non, quoi qu'on dise, son « âme ». Les choses s'arrangeront bientôt, un peu, grâce aux dictionnaires dont sont pourvus les traitements de texte.

La féminisation des noms de métier ? Je prétends d'abord que le Conseil supérieur de la langue française a entrepris là une œuvre de salubrité publique : l'égalité entre hommes et femmes n'est pas toujours, loin s'en faut, traduite dans la langue. En témoigne cette devinette (dont la solution n'est pas si souvent trouvée), rapportée naguère par Jean-Marie Klinkenberg : un père et son fils sont victimes d'un accident de roulage ; le père meurt, le fils est amené dans un état grave à l'hôpital, où le chirurgien déclare, pour des raisons déontologiques (« on n'opère pas un parent »), ne pouvoir l'opérer ; qui est ce chirurgien ? La mère du blessé : ce chirurgien est une chirurgienne...

Je prétends ensuite que les propositions de féminisation se bornent souvent à entériner un usage – et qu'on ne se gausse plus des « cafetières », alors que depuis belle lurette une coiffeuse désigne aussi un meuble, et une cuisinière un appareil ménager !

Belgicisms ? La chasse aux belgicisms, n'en déplaise aux puristes, est définitivement fermée. Notre communauté francophone a créé ses tournures le plus légitimement du monde, comme les communautés romande, zaïroise, québécoise... Pour appauvrir le français ? Non, pour l'enrichir. Ainsi, la francophonie zaïroise a produit, par dérivation, « ambianceur » (celui qui « met de l'ambiance » dans une soirée) et, par translation (l'adjectif devenu substantif), « Votre femme a une enceinte de quatre mois ». Pourquoi diable interdire notre « friture » – que je désignais, enfant, sous l'appellation « baraque à frites » –, quand la métonymie est parallèle à celle qui permet de désigner par « café » l'endroit où l'on sert, entre autres, cette infusion ?

Notre accent ? Corrigeons : nos accents ! En quoi le picard, le liégeois, le namurois, le carolo, etc. sont-ils plus désagréables que le provençal ou le bourguignon ? Encore une fois, notre complexe de francophone marginal nous joue de vilains tours, entretenu par l'idée stupidement reçue, en France, que tout Belge francophone parle marollien, de même qu'il bouffe des frites !

En un mot comme en cent : haut les cœurs ! Cessons d'entretenir nos complexes face à la vieille dame du quai Conti⁵, qui s'arroge le droit de gendарmer l'orthographe. Il faut reconnaître que c'est le seul domaine de la langue qu'elle puisse encore prétendre (illégitimement) régenter ; partout ailleurs, l'usager triomphe et triomphera, pourvu qu'il introduise un énoncé porteur de sens pour un interlocuteur francophone.

Pol CHARLES⁶, « Le français tel qu'on l'ausculte » in *Le Soir*, mercredi 3 août 1994, p. 22.

⁵ Académie française.

⁶ Enseignant, auteur d'essais et de manuels scolaires.

Texte 2 : À la reconquête de la langue française

[...] La langue, on ne le rappellera jamais assez, est un corps vivant, nourri tout à la fois par les élites et par la société la plus humble. Le français est la langue du roi, proclame l'ordonnance de Villers-Cotterêts, mais c'est aussi la langue dont le peuple arrange les mots et les sons et qui devient grâce à lui une musique appropriée au génie français. Malherbe disait que « les crocheteurs du port au foin »⁷ étaient les maîtres du langage, et pour Voltaire : « C'est la canaille qui fait le fonds des dictionnaires. » Notre langue pâtit aujourd'hui de deux grands changements. Stendhal avait écrit que notre passion nationale était la vanité. Mais cette vanité a cédé la place à l'humilité, au mépris de nous-mêmes qui nous poussent à rechercher nos modèles loin de nous, à l'extérieur. [...]

Mais en ce début du XXI^e siècle, nous avons oublié ce passé. Et l'abandon de notre langue au bénéfice d'un jargon pseudo-anglais en est la plus dérisoire et dramatique manifestation.

Le second changement qui affecte la langue française est que le peuple ne participe plus à son développement. La langue n'accueille plus les apports populaires qui l'ont toujours nourrie et embellie. Ce sont désormais les élites et elles seules qui la forgent, à leur manière, [...] ignorantes des règles élémentaires de la syntaxe. Ces élites, qui dominent en tous domaines, qui sévissent sur les ondes et les écrans imposent à la société grâce à leur présence médiatique constante un sabir⁸ technocratique fort étranger au bon usage du français. Mais ce jargon, apanage d'une caste privilégiée, protège aussi son pouvoir en masquant des réalités déplaisantes. Que d'expressions vagues, inappropriées pour noyer dans le flou les tragédies qui s'annoncent. "Plan de restructuration", "plan social", ou encore "demandeur d'emploi", ne sont-ce pas là des artifices pour éviter le mot cruel et si expressif de "chômage" ? Roland Barthes, qui accusait la langue française d'être oppressive, n'a pas entrevu qu'elle était en voie d'être remplacée par la *novlangue* dont Orwell a, dans *1984*, décrit la logique : réduire le domaine de la pensée en restreignant le vocabulaire, en anesthésiant le sens des mots, en créant des mots et expressions qui oblitèrent le réel. L'usage immodéré de mots et tournures anglais participe aussi de ce processus.

Les professionnels de la communication, ces fameux "communicants", véritables gourous de notre temps, et les publicitaires qui leur font cortège contribuent fort efficacement à l'élaboration de la novlangue des élites en leur prodiguant des "éléments de langage", phrases toutes faites, popularisées par les médias, et en fabriquant des formules creuses, dénuées de sens, que la société adopte à force de les entendre répéter : "partie émergée de l'iceberg", "cerise sur le gâteau", "jouer profil bas", "botter en touche", "soigner son mental", "caracoler en tête dans les sondages"... Ces images qui dessinent l'actualité dissimulent le vide de la pensée et permettent de faire l'économie de la réflexion sur le réel. L'intention qui préside à ces pitoyables inventions langagières est de créer l'émotion – d'où l'usage immodéré des mots "respect" et "hommage" – et l'uniformité. Pour exister il faut ressembler au voisin, adopter les tics de discours de tout le monde, et l'on se convainc ainsi que l'on gravite dans le sillage des puissants et des célébrités et que l'on vit dans le meilleur des mondes. [...]

Ce vocabulaire technocratique est doublement fautif. Le sens des mots est flou ; et il fait disparaître le mot juste, celui qui a une longue présence dans notre patrimoine littéraire.

⁷ Métier considéré longtemps comme le moins valorisant.

⁸ Langage fait d'emprunts, difficilement compréhensible.

C'est ici qu'intervient le dernier sujet, celui que nos compatriotes si préoccupés de la langue française savent être le plus redoutable pour son avenir, son abandon par l'école.

Si la langue du roi est devenue langue de la nation, c'est grâce à l'école qui l'a enseignée à ceux qui s'exprimaient seulement dans leurs parlers. Et si elle est devenue langue de civilisation, c'est parce qu'elle a été façonnée par les écrivains au fil des siècles. [...]

[Or] Les réformes des dernières décennies ont toutes eu en commun d'avoir réduit la part de la langue et de la littérature françaises dans l'enseignement secondaire. [...]

Dans cette conception nouvelle où le génie propre de chacun est reconnu comme égal aux plus grandes productions de l'esprit, où le savoir est créé par chacun et ne connaît plus de hiérarchie, notre langue est la plus grande victime. La spontanéité et la créativité de l'apprenant s'appliquent tout naturellement à sa manière de s'exprimer, et le bon usage a cédé la place aux impératifs de la proximité. La langue française implose ainsi en une multitude de parlers, locaux, de groupes, de quartiers, d'expériences particulières. [...] En un temps où la société se fragmente sous les coups de volontés et de revendications particulières, où les communautarismes montants mettent en cause son unité, notre langue est plus que jamais indispensable pour servir de ciment à ces différences. [...]

[...] « La maîtrise des mots est le début de la sagesse », disait Antisthène, le disciple de Socrate ; son message venu du fond des âges est aussi une leçon pour notre temps.

Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, « À la reconquête de la langue française », in *Académie française*, <http://www.academie-francaise.fr>, jeudi 5 décembre 2013.

Texte 3 : Préface de « Cromwell »

[...] L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas ? Le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dix-huitième, que celui-ci n'est le français du dix-septième, que le français du dix-septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ses idées.

Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. À certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette même façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont.

Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire ? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué⁹ littéraires crient à la langue de s'arrêter ; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. — Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte. [...]

Victor HUGO, *Cromwell* (Préface), 1827.

⁹ Métaphore pour désigner des personnes qui veulent arrêter le cours naturel des choses.

Texte 4 : *L'Art Poétique*

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain, vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
[...]

Nicolas BOILEAU, *L'Art poétique*, Chant 1, 1674.

CRITÈRES	INDICATEURS	PONDÉRATION
Respect de l'intention et du genre	Présence d'une thèse	/ 5
	Développement de l'argumentation <ul style="list-style-type: none"> - Pertinence des arguments - Qualité du développement - Illustration des arguments 	/ 40
	Cohérence de l'argumentation	/ 5
	Organisation du texte	/ 15
Cohésion textuelle	Correction de la segmentation Pertinence des connexions Correction des anaphores	/ 10
Respect des normes linguistiques	Correction de la syntaxe et de la ponctuation	/ 10
	Correction de l'orthographe	/ 10
	Adéquation du lexique	/ 5
Non-respect de la longueur imposée	<i>Moins de 600 mots</i>	-10
	<i>Moins de 400 mots</i>	-20
TOTAL		/ 100